

LES ENTRÉES FRAUDULEUSES EN PARADIS (1)

VI

PETIT-JEAN DE CORLAY

Conte populaire des Côtes-du-Nord

L'était bien pauvre le petit Jean de Corlay ! La misère l'ayant chassé du logis de ses parents, il se mit en route pour tenter fortune et ne savait pas trop de quel côté il dirigerait ses pas.

Il n'y avait pas longtemps qu'il était en route quand il rencontra le bienheureux saint Pierre qu'il salua fort poliment. Le portier des Elus s'était déguisé en vieux mendiant, ce qui rendait encore plus méritoire la politesse de Petit-Jean. Ce dernier demanda à Petit-Jean, dont la jolie figure lui plaisait, ce qu'il souhaitait. Le petit bonhomme lui répondit sans embarras que ce qu'il désirait le plus ardemment au monde c'était d'avoir une belle femme ainsi qu'un grand château et un jeu de cartes avec lequel il gagnerait toujours.

— Tes vœux seront exaucés — lui répondit saint Pierre, non sans un air de contrariété fort visible. Il attendait plus et mieux de Petit-Jean. — Voici toujours le jeu de cartes. Tu trouveras bientôt le reste !

Et ce disant, le bienheureux disparut au milieu d'une vapeur qui l'enveloppa tout à coup.

Quand une fois la surprise que lui avait causé cette aventure se fut un peu dissipée, Petit-Jean se remit en route et il arriva bientôt à la porte d'un grand château. Il y demanda l'hospitalité qui lui fut accordée par une jeune et belle dame.

Comme cette demeure était alors pleine de monde invité pour une fête, on dit à notre Breton, quand après avoir soupé il pria qu'on voulût bien lui permettre de coucher au château, qu'il était impossible de céder à son désir.

— Mon ami, fit la dame, je ne pourrais te loger que dans une chambre qui est hantée par de méchants esprits. Il est arrivé malheur à toutes les personnes qui y ont couché. Je ne veux pas qu'il en soit de même pour toi.

(1) Cf. t. XVII, p. 486.

— J'y coucherai bien, madame, si vous voulez le permettre. Je n'ai peur de rien, moi !

Il pria la châtelaine avec tant d'insistance qu'elle finit par consentir à ce qu'il demandait et une de ses servantes le conduisit à la chambre maudite.

A peine se fut-il mis au lit qu'il entendit des bruits étranges et que le diable lui apparut.

Mais notre gars fit bonne contenance, ce dont maître Satan fut un peu interloqué.

— Tu n'as donc pas peur de moi ?

— Pas le moins du monde !

— Ah ! tu te vantes.

— En aucune façon. Et si tu en veux la preuve, je t'offre de faire une partie de cartes avec toi et, tout diable que tu es, je parie que je te gagnerai. Je ne peux pas te donner une meilleure preuve de ma tranquillité d'esprit.

— J'accepte ! mais, as-tu des cartes ?

— Oui.

— Commençons donc.

— Un moment encore !... Quel sera l'enjeu ?...

— Dame ! je ne sais pas trop, fit Satan.

— Je propose, moi, poursuivit Petit-Jean, que celui qui perdra sera obligé de faire tout ce que son adversaire exigera de lui.

— Soit !

Et voilà le diable jouant avec notre ami Petit-Jean.

Contre toutes ses prévisions, Satan perdit la partie et fut obligé de déclarer que le gars de Corlay était trop habile pour lui.

Petit-Jean exigea alors du maudit qu'il s'enfermât lui-même dans un grand sac de toile, ce qui fut fait aussitôt.

Quand il vit son ennemi hors d'état de se défendre, il s'arma de son *penbas* qui ne le quittait jamais et lui administra une formidable volée.

Il l'eût tué, je crois, si le diable ne s'était pas engagé, pour recouvrer sa liberté, à ne plus jamais hanter le manoir de la belle châtelaine.

Lorsque l'aube revint, qui fut surpris de revoir Petit-Jean sain et sauf ? Ce fut la jeune dame qui, toute la nuit, avait entendu un vacarme épouvantable partant de la chambre maudite.

Le vainqueur du diable lui raconta tout ce qui s'était passé et lui dit que désormais, grâce à lui, elle n'aurait plus rien à craindre de l'esprit du mal.

La jeune dame fut si ravie qu'elle accorda sa main au courageux Breton.

Il eut donc de la sorte tout ce qu'il désirait.

Petit-Jean vécut heureux pendant une longue suite d'années. Un jour vint pourtant où il dut dire adieu à son jeu de cartes, à sa jolie femme et à son grand château pour s'en aller droit au cimetière.

Il est des gens qui ont peur de la mort. Le Corlaisien n'était point de ceux-là. Il connaissait le bon saint Pierre et il ne doutait pas d'être fort bien reçu par lui.

Il n'en fut rien pourtant.

— Je ne puis pas te laisser entrer au paradis ! lui dit le portier du ciel.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ? — lui demanda Petit-Jean, si étonné d'entendre le disciple aimé du Christ s'exprimer de la sorte qu'il en laissa choir son bonnet que, par politesse, il avait ôté de dessus sa tête.

— C'est ta faute, mon ami, si je t'ai répondu par un refus. Quand je t'ai rencontré jadis, non loin de Corlay, je m'attendais que tu me demanderais d'être assuré d'avoir un jour une place au milieu des élus. Tu as préféré un jeu de cartes, une femme jeune et jolie ainsi qu'un grand château. Je te les ai donnés. Ne t'attends donc pas à ce que je t'ouvre la porte. Tu pouvais avoir le bonheur éternel et tu n'en as pas voulu. Sur ce, bonsoir !

— Voyons, grand saint Pierre...

— Je ne veux rien entendre... Mais ramasse ton bonnet !... Un honnête garçon ne doit jamais se séparer de sa coiffure ! Souviens-t-en à l'avenir !...

Et saint Pierre referma la porte

Petit-Jean se trouva fort penaud. Après avoir réfléchi un instant, il prit en brave son parti de ce qui lui arrivait et s'en fut frapper à l'huis de l'enfer.

— Qui est là ? demanda Satan.

— Moi !

— Qui ça, toi !

— Petit-Jean de Corlay !...

Le diable fit un soubresaut en entendant ce nom qui lui remettait en mémoire une aventure où il avait joué un rôle si piteux.

-- Je veux une place dans ton enfer !

— Il n'y en a point pour toi.

— De grâce !...

— Non !... Va-t-en où tu voudras, mais je ne t'accueillerai pas !

Satan se disait à lui-même que si Petit-Jean devenait un de ses

locataires, il ne serait plus le maître chez lui. Il était trop fort et surtout trop malin.

La position de notre gars devenait donc très embarrassante. L'enfer ni le ciel ne voulaient de lui. Que faire ? Il se résolut à aller de nouveau trouver saint Pierre.

— Toc ! Toc !

— Qui est là ?

— Petit Jean, de Corlay.

— Je t'ai déjà dit — fit saint Pierre, mais sans ouvrir — que nous n'avons pas besoin de toi ici. Va en enfer, si tu veux !

— J'en arrive !

En entendant le Breton s'exprimer de la sorte, la curiosité du portier céleste fut vivement excitée. En effet, il n'était pas dans les habitudes de l'esprit des ténèbres de refuser les gens qui demandent à être ses pensionnaires.

Il entrebâilla donc la porte du paradis afin de questionner un peu notre ami Petit-Jean sur cette étrange aventure.

Notre gars, qui s'était bien attendu à cela et qui avait pris ses précautions en conséquence, jeta aussitôt son bonnet dans le séjour des bienheureux, et cela si promptement que saint Pierre ne put s'y opposer.

— Ouvre à deux battants pour que mon âme passe !

— Non !

— Il le faut pourtant. Vous m'avez dit qu'un honnête garçon ne doit jamais se séparer de son bonnet.

— Et je te le répète encore. Je n'ai qu'une parole.

— Eh bien, mon bonnet est dans le paradis !

— Pas possible !...

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Je l'y ai jeté sans que vous vous en aperceviez.

— C'est ma foi vrai ! fit saint Pierre, qui alla s'assurer de la réalité du fait. Entre donc alors, et va chercher ton bonnet !

Et voilà comment Petit-Jean de Corlay obtint sa place au paradis.

Conté par Madame Herman, à Crampoisic, en Saint-Mayeux (Côtes-du-Nord).

LIONEL BONNEMÈRE.

